

A very useful chapter, bringing information about *sefaretnames* (accounts of the ambassadors), stresses the importance of such documents, of which the author gives a list, with a bibliography of the various editions and Doctorate theses dealing with them.

Before leaving for London, the staff of the Embassy was fixed, with their salaries and luggage. Among those people, there were the secretary Mahmud Raif, the first interpreter Manolaki Persiano, who knew, besides the Oriental languages, Latin, French and Italian, and also a Romanian, „Yanko Stavru”, sent as an observer by the Prince of Wallachia. Persiano was much more than a translator, having studied at Padua: I can add that he had been at the court of Bucharest as a boyar from 1786 to 1790, then at Bucharest again with the rank of *vel aga* and as a personal physician to Prince Constantine Ypsilanti. Yusuf Agah’s successor, when he came in 1797, brought with him as drogman the Argyropoulos brothers, John and George, from a well-known Phanariot family.

On their way to Vienna, the ambassador and his retinue stopped for a week (25–31 October 1793) in Bucharest, where they were the guests of Prince Alexander Moruzi. Their itinerary included then Sibiu – Timișoara – Buda – Vienna. Till the arrival, they traveled through Germany and crossed the sea from Ostend to Dover. We are offered a great deal of details on the livelihood in London: expenses and payments, even the address. The diplomatic activity of the Embassy was mostly confined to following the confrontation between Russia and the French Republic, while the Porte maintained its neutrality. In order to assert the improvement of the Ottoman navy, a ship manned with Turkish sailors, instead of the usual Greek *galioncis*, was made to come for show in the Thames. The Embassy acquired tin to dispatch to Istanbul and recruited French emigrants as military experts for the Ottoman army (but those Royalist officers were soon dismissed because the Republican ambassador protested). Yusuf Agah met the rev. James Dallaway when that classical scholar was leaving for Istanbul in 1794 (see G.F. Cushing, *Dr. Dallaway’s Itinerary*, RESEE, VIII, 1970, 3, p. 461–480; Trevor J. Hope, *John Sibthorp’s last expedition to the Balkans: the accounts of Sibthorp and Dallaway about their travels, ibid.*, XII, 1974,1, p. 87–91). Some young men who had accompanied Yusuf Agah to London took lessons of French, learning to work for the Ottoman Chancery. News in the British press of that time let us know that caricatures of the ambassador were exhibited in some print-shops. The volume is illustrated with a beautiful portrait of Yusuf Agah, but without any indication on its location or its author (probably, an English painter).

There is a part of this book which is of the greatest interest, i.e. the report of Mahmud Raif Efendi about the sojourn in England, well written in French. The impressions are not limited to the price of living, or to the aspect of the street (“les femmes sont les plus belles de l’Europe”), they often specifically mention historical monuments, in Vienna or in London. The attention to old architecture and institutions reminds us of Dinicu Golescu’s travel diary, a comparison which is also justified by the Turk’s praise of education: “il y a beaucoup de science et d’instruction; le peuple, quoique grossier, est plus instruit que les autres nations. Ses lumières lui viennent de la lecture des papiers publics.” Mahmud Raif also observed: “chacun a la liberté de parler et d’écrire à son gré”.

*Andrei Pippidi*

Daniel Cain, *Diplomați și diplomație în Sud-Estul european. Relațiile româno-bulgare la 1900* [Diplomates et diplomatie dans le Sud-Est européen. Les relations roumaino-bulgares dans les années 1900], București, Editura Academiei Române, 2012, 232 p.

Les proximités conflictuelles de la Roumanie ont stimulé, particulièrement dans les dernières années, des approches historiques. Les crises politiques, les conflits de frontière, les guerres régionales, les rivalités historiques ont complété et enrichi, du point de vue thématique, l’histoire diplomatique. Des sujets qui suscitent l’intérêt du grand public se sont dégagés surtout dans les temps où l’historiographie roumaine s’empressait à produire une profonde vibration patriotique. Les pays voisins furent une cible constante, d’abord jugés et finalement condamnés. Les insuccès de notre épopée nationale leur sont attribués et les réussites ne sembleraient plus si grandioses s’ils y étaient

exclus. Partout donc foisonnent de manière obsessionnelle les voisins. Un petit pays, entouré de grandes puissances, la Roumanie poursuit des objectifs limités : la sécurité de ses frontières et l'unification de son territoire. Les intérêts roumains se définissent en fonction de la politique de ces puissances. Ils sont tellement compliqués que, dans un intervalle de 30 ans, l'Autriche-Hongrie et la Russie, nos voisins de l'ouest et de l'est, jouent de manière successive le rôle d'allié mais aussi d'ennemi. Cela n'est pas anodin, surtout dans les conditions d'une liberté de manœuvre durement limitée, qui pousse la diplomatie de Bucarest à se tourner également vers les Balkans. Personne n'en est sorti toujours en grand vainqueur!

Dans les années 1900, la Bulgarie représente pour le Royaume de Roumanie un nouvel et incommode voisinage. La rivalité n'apparaît pas comme historique. Elle est, par contre, profonde et systématiquement nourrie. La principauté s'affirme politiquement avec un rythme alerte, elle avance des prétentions territoriales dans la Macédoine multiethnique, elle développe d'ambitieux projets dans la Péninsule balkanique. Elle sait manœuvrer habilement ses rapports avec ces mêmes voisins. Avec l'appui de l'Autriche-Hongrie, elle obtient son indépendance, avec celui de la Russie prend naissance l'alliance balkanique la veille même de la guerre avec l'Empire Ottoman. La Bulgarie ne réclame pas des territoires roumains, bien que le long de cette dispute intervienne aussi la question de la Dobroudja. Celle-là devient une menace pour la suprématie régionale dont la Roumanie se croit encore bénéficiaire. Ce que les gouvernements roumains avaient accompli par une politique pacifique, la Bulgarie souhaite obtenir par une ambition menée au-delà de l'extrême. Tout se passe avec rapidité et à contretemps. L'accroissement de la Bulgarie touche l'orgueil des Roumains. L'arrogance de la Roumanie encourage l'agressivité de la Principauté bulgare. L'objet du livre de Daniel Cain couvre les racines et l'ampleur de cette rivalité. L'auteur met en miroir la structure du corps diplomatique, les rapports avec les Grandes Puissances, les intérêts changeants de la politique balkanique, la dynamique des alliances externes, la question des minorités, les années de crise, les incidents, etc. Cela est déjà beaucoup. Une documentation exceptionnelle et une bibliographie soigneusement mise à jour font de cet ouvrage un modèle de recherche. Daniel Cain analyse non seulement l'évolution de la rivalité roumano-bulgare, mais aussi les tentatives de conciliation entre les deux pays, un aspect rarement étudié en Roumanie : les projets communs, les négociations amiables, des conventions et des accords, des visites de haut niveau. Chaque moment de détente correspond presque symétriquement à un moment d'hostilité. Ce livre est également riche en portraits : des agents diplomatiques, des ministres des affaires étrangères, des attachés militaires. On découvre ainsi sur les deux rives du Danube des personnages similaires ou analogues, de grandes figures d'une haute tenue morale, ainsi que des figures controversées. Les premières encouragent en général la coopération, les secondes la suprimant.

Daniel Cain étudie la question macédonienne en tant que terrain de confrontation du nationalisme bulgare et des autres nationalismes balkaniques. La Roumanie défend ses intérêts par rapport à la communauté des Aroumains dont elle utilise la cause comme soupape de relâchement de la pression croissante de la question des Roumains de Transylvanie. Elle mène une politique orientée vers la préservation du *statu quo* et la conservation de l'intégrité de l'Empire Ottoman. Bien que la Roumanie ne vise que l'obtention des garanties concernant la préservation de la langue, de la nationalité et de la confession des Aroumains, les diplomates de Bucarest se situent sur une position contraire aux intérêts fondamentaux de la Bulgarie. Les contradictions entre les deux pays en ce qui concerne la question nationale excluent toute collaboration. Et si l'on ne peut plus parler de collaboration, il ne reste qu'à remarquer l'intensité de la rivalité. Avant l'intervention de la Roumanie dans la guerre des anciens alliés balkaniques (1913), la menace d'une confrontation s'est fait sentir dans les rapports entre les deux peuples, le plus intensément en 1900 lors même de l'incident Mihăileanu.

L'indépendance de la Bulgarie (1908) constitue un acte politique d'un remarquable courage de la part du prince et du gouvernement de Sofia. Une nouvelle preuve d'une excellente habileté diplomatique. Cet événement complique, évidemment, au lieu de la simplifier, la perspective des relations avec la Roumanie. La reconnaissance officielle de l'indépendance de la Bulgarie et du titre de Ferdinand de Saxe Cobourg s'est produite au moment même de l'anniversaire de Carol I. Moment de détente, avec des dîners et d'autres cérémonies. Mais l'annexion de la Bosnie Herzégovine et l'indépendance de la Bulgarie ont ouvert la série des changements substantiels dans la Péninsule

Balkanique. Comme Daniel Cain l'expose, « à l'horizon se dessinent les conséquences de l'agrandissement de la Bulgarie » (p. 211). Tout accroissement du territoire de la Bulgarie suscite le sujet des compensations roumaines. On arrive ainsi à la ressuscitation « de la question de la Dobroudja » qui, avant la guerre balkanique (1912) avait figuré sur l'agenda des discussions visant la problématique des « minorités ». Paradoxalement, ce sont les Roumains qui rouvrent le dossier. Durant les guerres balkaniques, la politique roumaine est une de réaction envers le projet national bulgare. En revanche, la politique de la Bulgarie pendant la Grande Guerre est contraire à la réalisation de l'unité nationale roumaine. Cela ressemble à une querelle entre deux gamins des bords du Danube. Cependant, il s'agit de beaucoup plus que cela.

Enfin, le livre de Daniel Cain n'est pas seulement un exposé sur les diplomates roumains et bulgares. Il est remarquable aussi par la précision de la présentation de la politique balkanique des Grandes Puissances. On y retrouve le même parallélisme, dans les rapports roumano-bulgares, que dans le développement des initiatives politiques austro-hongroise et russe. L'auteur s'aperçoit du fait qu'au seuil du XX<sup>e</sup> siècle les problèmes balkaniques et leur dynamique historique représentent des provocations pour les diplomaties russe et austro-hongroise. La capacité de la Russie et de l'Autriche-Hongrie de sauvegarder le système mis en place lors du Traité de Berlin, mais aussi l'habileté des nouveaux États du Sud-Est européen de réaliser leurs aspirations territoriales sont mises à rude épreuve (p. 95 et 113). L'affrontement stratégique des deux Grandes Puissances attire inévitablement dans son jeu d'influence les deux petits États danubiens. Le fait accentue l'état de compétition entre eux et touche inévitablement le thème le plus controversé: la question nationale (p. 221).

Et pour finir, un mot sur l'auteur. Daniel Cain est un nom déjà connu dans la communauté des historiens, notamment grâce à sa monographie sur la carrière diplomatique de Nicolae Mișu<sup>30</sup>. Il est passionné par l'histoire diplomatique et par les biographies des diplomates. Il s'est beaucoup attaché ces dernières années au domaine des relations internationales roumano-bulgares, un domaine particulièrement bien étudié par les historiens de l'école bucarestoise. Il maîtrise comme peu de gens le font une langue slave difficile. Au-dessus tout, il fait preuve d'objectivité, d'esprit critique et de précision analytique. Néanmoins, au lieu d'une *laudatio*, un avertissement, aussi vieux que le monde: *Tempora mutantur et nos mutamur in illis*.

Claudiu-Lucian Topor

Институт за Исторически Изследвания, *Балканските войни. 1912–1913 г. Памет и история*, София, Академично издателство „Проф. Марин Дринов“, 2012, 518 стр.; Георги Марков, *България в Балканския Съюз срещу Османската Империя, 1911–1913*, София, Издателство „Захарий Стоянов“, 2012, 566 стр.; *Войната такава, каквато беше. България в Първата Балканска Война. 1912–1913 г.*, София, Университетско издателство „Св. Климент Охридски“, 2012, 248 стр.

Pendant les guerres balkaniques, la société bulgare passe, en quelques mois seulement, de l'extase à l'agonie; c'est ce qui explique l'attention particulière que l'historiographie de Sofia continue de prêter à cette problématique. Depuis lors, des générations entières ont essayé de comprendre comment avait-il été possible que „la plus magnifique, sainte et juste guerre“, celle de libération des frères de sang des contrées ottomanes, fût suivie par la „folie criminelle“ des gouvernants bulgares, à savoir la décision d'attaquer leurs anciens alliés balkaniques. La catastrophe que la Bulgarie a vécue en 1913 a influencé en grande mesure le comportement des gouvernements de Sofia pendant les deux guerres mondiales. En outre, pour certains historiens bulgares, elle reste un fardeau à porter tant par „l'histoire prochaine du pays“, que par „toutes les générations suivantes“. Dans ces conditions, on peut comprendre l'abondance de cérémonies et de manifestations scientifiques qui ont marqué le

<sup>30</sup> Daniel Cain, *Un trimis al Majestății Sale. Nicolae Mișu*, Bucarest, 2007.